

# POUR L'AUTOBIOGRAPHIE

LE BULLETIN DE L'ASSOCIATION POUR L'AUTOBIOGRAPHIE ET  
LE PATRIMOINE AUTOBIOGRAPHIQUE.

Juin 1992. N°zéro

## L'appel du 19 juin

C'était le 19 juin 1991 à Nanterre.

L'appel a été lancé par Chantal Chaveyriat-Dumoulin devant un public d'une centaine de personnes : universitaires, certes, mais aussi archivistes et bibliothécaires, diaristes et autobiographes, réunis là pour réfléchir aux archives autobiographiques : comment les recueillir, les conserver, comment les mettre en valeur et leur permettre d'être lues ?

Il y avait eu une table ronde. On avait exposé des projets : inventaires informatisés, centres d'archives de ceci, conservatoires de cela. De toute façon, il fallait des sponsors, des châteaux, des millions, des structures. Il fallait tant de choses qu'il n'y a rien eu.

Chantal, pendant la discussion qui a suivi, s'est levée, un petit bout de papier à la main. Elle a dit en gros : aide-toi, le ciel t'aidera. Elle a dit, si on fondait une association ? Elle a dit : Ici Ambérieu-en-Bugey (Ain), les autobiographes parlent aux autobiographes.

Une association pour quoi faire ? D'abord pour lire les textes autobiographiques. Pour écouter ceux qui les conservent, ou qui les ont écrits, et parler avec eux. Pour remplir le vide énorme qui existe entre eux et les institutions (édition, archives) qui souvent ne sont pas préparées à les écouter. Pour créer un espace de dialogue. Informer les uns, sensibiliser les autres. Et puis tout simplement permettre à tous ceux qui s'intéressent à ça de se rencontrer. Plus on est de fous, plus on lit.

Il y a eu des approbations chaleureuses, il y a eu des sourires de sympathie, il y a eu des sourires de scepticisme. Il y a eu tout ce qu'il y a dans ces cas-là. Mais suffisamment de chaleur pour qu'au mois de novembre nous nous retrouvions une quinzaine pour fonder l'association. Chantal avait préparé des statuts. Et surtout un texte sur les objectifs. On l'a discuté, modifié, adopté, en faisant connaissance. On a mangé et bu ensemble. C'était bien agréable.

... / ...

### SOMMAIRE

Pages blanches ...p 3 • Après moi ? ...p 5 • Echos du "Je" ...p 6  
Enquête: "J'étais une fois" ...p 7 • Notre Grenier ...p 10  
Nous avons lu ...p11 • La page des Associations ...p13  
Manifestations annoncées ...p 13

Les statuts ont été déposés à la sous-préfecture de Belley en février 1992. Ambérieu-en-Bugey est une charmante petite ville. La bibliothèque municipale, "La Grenette", nous accueille. Nous existons.

Ça fait bizarre d'être une association.

On attend de vous monts et merveilles. On vous demande parfois ce que vous offrez pour le prix de la cotisation. On a presque envie de répondre comme Churchill : du sang, de la sueur et des larmes. C'est délicat au début de faire comprendre qu'on n'offre rien, mais qu'on demande. En fait on ne demande rien de pénible. D'apporter ses idées. De lire des textes. De participer à certaines tâches communes. Ou simplement de nous soutenir en adhérant. Et d'en parler à d'autres gens qui pourraient être intéressés.

Bien sûr nous offrons aussi, et d'abord de lire les récits, journaux, textes autobiographiques qu'on voudra bien nous proposer. De réagir à cette lecture. D'aider éventuellement à les conserver. Nous en avons déjà reçu. Le 1<sup>er</sup> juillet 1991, sur France-Culture, j'avais annoncé notre projet d'association, et des textes sont arrivés, dont on trouvera ici l'écho.

La première année, nous devons nous roder à cela. Organiser la circulation des textes. Prendre la mesure des modes d'intervention que nous pourrions avoir.

La première chose est d'informer, de poser des problèmes, d'établir des relations.

C'est l'objet de ce premier bulletin. Nous en publierons un chaque semestre, pour commencer. Celui-ci a une structure toute provisoire, artisanale et expérimentale. Dites-nous votre réaction. Faites des suggestions.

Notre association sera ce que nous en ferons.

Philippe Lejeune



## PAGES BLANCHES...

Dans cette rubrique, nous souhaitons donner à lire votre pratique de l'écriture personnelle ; cette page se veut un espace ouvert, libre où nous publierons une ou plusieurs démarches autobiographiques que nous choisirons pour leur pertinence et leur originalité ; ce n'est ni le lieu d'une publication d'autobiographie, ni celui d'une analyse historique ou littéraire mais d'une explication personnelle (par conséquent à chaque fois différente) de cette pratique. Pour ce premier bulletin, nous avons retenu les textes de Jean Lelièvre et Yvette Lautredou.

### TÉMOIGNAGE DE JEAN LELIEVRE, À NICE

Extraits d'une lettre à un ami (11 mars 1992).

...Ce que tu dis de ton autobiographie éventuelle me réjouit. Ton idée de la structurer à reculons est très intéressante... Bien sûr il devrait y avoir des obstacles évidents à contourner, mais le jeu en vaut la bougie !

Je ne veux nullement t'influencer, mais seulement t'expliquer ma démarche à moi, qui présente bien sûr quelque complexité.

D'abord je procède souvent, et à plusieurs niveaux, par dialogues. Au début dialogue avec mon "livre de vie", ensuite dialogue avec les différents personnages qui sont responsables de moi, avec le milieu qui me forme et me pénètre, dialogue avec moi-même quelquefois, mais surtout dialogue entre le héros (= moi, garçon) et le narrateur (moi adulte) lequel dialogue est souvent complètement implicite et quelquefois pleinement apparent. Mais j'y reviendrai !

Pourquoi tant de dialogues ? 1) parce que c'est un élément fondamental de la formation d'un être jeune qui ne vit jamais dans un vase clos, mais, à ses risques et périls, au contact des "autres" ; 2) parce que la vie elle-même est toujours ambiguë et ne peut être perçue, si ce n'est fixée, qu'à plusieurs voix, y compris les contradictions que cela comporte !

D'autre part il est bon que ce pluralisme de matériaux fournis au lecteur vienne conforter sa liberté d'interprétation.

Ensuite, le travail de la mémoire, qui, éventuellement avec des documents (lettres, photos, etc.) qui peuvent corriger ses erreurs grossières, me semble indispensable comme point de départ, mais en même temps assez second dans la perspective d'une récréation actuelle de la vie passée. L'appréhension que le narrateur en a maintenant me semble non seulement inévitable mais finalement beaucoup plus importante qu'une recension irréprochable, et d'ailleurs impossible, du passé "objectif" tel qu'il a eu lieu ! La meilleure preuve de cela est qu'un récit uniquement chronologique, photographique, genre fac-similé de la réalité passée, sans respiration permettant les jugements subjectifs, sans prise de pouvoir par le narrateur, paraîtrait insipide et sans aucun intérêt !

Enfin le principal : pourquoi une autobiographie ? Pour le plaisir ? Bien sûr ! Mais le plaisir de qui ? Evidemment du narrateur (...) L'autobiographie tient au fait que l'auteur est attiré par son "moi" (...). Il y a au moins deux "moi", disons deux "moi" principaux, celui du passé et celui du présent, l'objet et le sujet, le héros et le narrateur.

Le héros, sentimentalement, a la préséance. C'est lui dont il s'agit d'abord, c'est lui qui est censé le plus intéressant, le plus captivant parce qu'auréolé de mystère, mais que sait-il de lui-même, pas grand chose, tout juste ce que le narrateur peut lui attribuer... pensée, jugements, réflexion, vocabulaire, expression, lucidité sur soi, tout à l'origine lui manque, il faut tout lui fournir, il risque de se réduire à une belle promesse.

Le narrateur, lui, il se cache ! il lui faut quelque toupet pour se montrer... Il serait tout à fait malséant, dans son œuvre, de tirer trop la couverture à soi. C'est très secrètement qu'il écrit pour briller. Il veut bien qu'on l'admire, mais indirectement, par écriture interposée... Et pourtant c'est lui qui s'intéresse d'abord à lui. C'est son moi qu'il recherche à travers son œuvre, et spécialement à travers le héros. Il entretient avec ce dernier un rapport extrêmement ambigu. En même temps le héros est sa créature, dont il fait fonctionner les membres comme ceux d'une marionnette, et simultanément il est le "fils" de ce héros, auscultant la moindre de ses possibilités pour se l'attribuer à lui-même secrètement (...)

Enfin, ce qui fait l'unité de l'œuvre autobiographique, à mon sens, c'est la recherche de soi, cette quête du Graal toujours à recommencer, qui à la fois constitue l'intérêt et le plaisir du narrateur, mais peut aussi se révéler son échec et sa souffrance, car il n'y a là ni commencement ni fin, ni succès absolu, ni déception définitive.

## TÉMOIGNAGE DE MADAME YVETTE LAUTREDOU, À ANNECY-LE-VIEUX.

Extrait d'une lettre datée du 31 octobre 1991.

"Dans votre dernière lettre vous me disiez : "quand je vois la facilité avec laquelle vous écrivez, je ne comprends pas que vous ne commenciez pas tout de suite vos souvenirs ! Essayez d'analyser ce qui vous retient".

Je n'y avais jamais pensé avant que Mr Lejeune me le suggère après avoir lu les mémoires de Papa fin 1980. L'idée commençait à germer dans mon esprit quand j'ai dû prendre Maman chez moi, de décembre 1980 à mai 1988, date à laquelle elle nous a quittés, il m'a été impossible de distraire du temps à la charge que j'assumais seule. Lorsqu'on n'y est pas passé soi-même on n'imagine pas... Après la mort de Maman, j'ai d'abord fait face à tout, puis, comme il arrive souvent quand on a un grand chagrin, après une période de "latence" c'est le vide, l'angoisse... Je n'ai commencé à sortir du "pot-au-noir", comme disaient les pilotes enfermés dans les nuages, que cette année... De plus, ma vue a commencé à baisser.

Quant au talent que j'aurais, je n'en suis pas si sûre. Je trouve que je "délaye", je ne suis pas assez concise. Tout le contraire de Papa qui savait dire beaucoup de choses en peu de mots.

Je dois dire que j'ai eu le privilège à une époque, sans téléphone et sans voiture, d'entretenir une abondante correspondance. J'ai eu, et j'ai toujours, beaucoup d'amis: amis de classe, puis collègues de travail, et compagnons d'action syndicale ou autre (pendant la guerre). J'ai eu la chance de rencontrer des gens exceptionnels pour leurs qualités humaines et intellectuelles, ou les deux, et cela m'a enrichie. Avec certains on aborde des sujets intimes, avec d'autres des idées, des actions à entreprendre...

Dans ces conditions, on ne pense même pas à ouvrir un "cahier" de souvenirs, et puis j'ai toujours eu plus de travail que je ne parvenais à en faire. Je prenais sur mon temps de sommeil pour répondre à mon courrier ! Cependant je commençais à me convaincre que ce que j'avais vécu était révolu, et que cela pouvait présenter un intérêt pour ceux qui nous suivent. Mais il s'agirait surtout des événements: éducation reçue, le pittoresque de la vie, où les relations simples étaient beaucoup plus importantes que maintenant...

En ce qui concerne ce que l'on appelle le "Journal intime", je serais plus réticente. Je me suis confiée à des amis dans ma correspondance, je ne suis pas sûre d'avoir envie de le faire pour des inconnus.

Je craindrais que, s'il m'arrivait quelque chose, ces confidences tombent entre des mains indifférentes, et aillent directement dans la cheminée, mélangées aux factures d'électricité... Alors, à quoi bon ?

En conclusion, voici les principales "difficultés" que je vois:

- 1) Pour se décider, il faut être sollicité: c'est ce que j'avais fait pour Papa.
- 2) Il faut penser que ces souvenirs peuvent présenter un intérêt.
- 3) Il faut avoir un interlocuteur: je ne raconte bien que si je sens que je suis écoutée et comprise, que je peux tout dire, sans crainte de scandaliser ou d'être jugée.
- 4) Qu'est-ce que ces papiers deviendraient après ma mort ?... Il faudrait prendre des dispositions testamentaires, sinon les personnes qui s'occuperont de nos affaires après notre disparition mettront tout ce qui les embarrasse à la poubelle. Quand on envisage cela, on n'a vraiment pas envie de se donner le mal d'écrire !
- 5) Il faut savoir ce que l'on veut faire : récits événementiels, journal intime, ou les deux mêlés. Les préoccupations quant à "l'avenir" des souvenirs sont alors bien différentes!

En ce qui me concerne, je pencherais pour le premier genre de récit, tout en n'excluant pas totalement l'intimité. Une vie considérée de l'extérieur peut apparaître "cahotique", alors qu'il y a un "fil conducteur", et que les décisions successives ont été prises en fonction d'options, de choix, que les autres ignorent. Dans ce cas, qui est le mien, un minimum d'explications rend le récit intelligible...

Voilà, si je me décide, si "Dieu me prête vue", je crois que j'essayerai.

## APRES MOI...

Que deviendront mes papiers après ma mort ?...

Catherine Pozzi (1882-1934) s'est posé cette question en 1924. Elle a 42 ans, est totalement inconnue, et, malgré de brèves publications, elle le restera après sa mort. Finalement elle n'a légué ses papiers à aucune institution. Ils ont été transmis à son fils, Claude Bourdet, et grâce à lui le journal dont elle parle dans cette lettre a été publié en 1987 chez Ramsay (édition établie par Claire Paulhan).

Les passages qu'on va lire sont extraits d'une lettre à Rainer Maria Rilke (Catherine Pozzi, Rainer Maria Rilke, *Correspondance, 1924-1925*, La Différence, 1990).

Paris, 28 juillet 1924.

(...) Je voudrais vous demander un conseil. C'est une chose risible, mais j'ai très grand souci de ce que deviendront *mes papiers* après ma mort. Par ces mots, j'entends le journal que j'ai écrit très irrégulièrement depuis 1912 à peu près. Je n'ai pas l'intelligent courage d'ordonner qu'on le détruise. Mais d'autre part il est impossible qu'il soit lu avant très, très longtemps, car il est d'une abominable franchise. Comme j'ai connu des gens assez célèbres, et su beaucoup de leurs aventures d'esprit, cela peut avoir quelque intérêt. Que faut-il faire?

Je sais bien qu'on lègue souvent ces sortes de choses à la Bibliothèque Nationale. Mais il arrive que la Bibliothèque refuse le legs. Cela se passerait ainsi pour moi peut-être, car je suis une personne privée, qui n'ai pas d'étiquette officielle dans les lettres - la littérature m'environne, et je n'y entre pas.

Ensuite, si même la Nationale acceptait, j'aurais comme une horreur d'y être connue, par les cuistres que je connais.

Voilà un terme injurieux ; si les mœurs des intellectuels allemands ou suisses ressemblent à celles des nôtres, vous comprendrez.

Je voudrais enfin de tout mon cœur que ces écrits, tout faibles et stupides qu'ils soient, demeurent un peu plus longtemps que moi : exactement le temps qu'ils soient lus, au hasard, par un ou deux qui m'auraient aimée. - La superstition des amis post mortem est sans doute la pire, mais enfin, c'est la dernière. - Mais je ne voudrais pas être lue par les gens d'ici. J'ai parfois la bizarre idée de confier ce cadeau à une bibliothèque étrangère. Qu'en pensez-vous? (...)



## ECHOS DU JE

Elle s'appelle Simone BOREL. Elle a été la première personne à souhaiter faire parvenir à notre Association ses manuscrits et c'est ainsi que nous avons fait connaissance.

Handicapée dès l'âge de trois ans à la suite d'une attaque de poliomyélite, elle a rédigé à partir de l'âge de quarante ans environ (c'est-à-dire à l'époque où elle ne quitte plus son fauteuil roulant) et pendant une petite trentaine d'années un ensemble de textes représentant environ huit cents pages, écrits sur des feuilles de classeur petit format, attachées par groupes de cinquante pages avec de simples petits bouts de laine et regroupés en deux classeurs.

J'ai reçu ses écrits, les ai lus -ainsi que d'autres- et ai été impressionnée par la chaleur communicative, l'espérance formidable et aussi la très grande dignité qui émanent de ces lignes, sans en oublier l'humour.

Il ne s'agit pas d'un journal au sens habituel du terme: il n'y a que quelques notations personnelles, les dates ne sont pas toujours là. Il s'agit plutôt d'une réflexion, d'une longue méditation, sous forme de poèmes, de prières, de récits ; elle exprime avec une étonnante liberté son amour de Dieu mais aussi ses réticences à propos de certains dogmes ou position de l'Eglise, elle fait sentir le monde comme il va, entre 1961 et 1988, c'est-à-dire au temps de la guerre d'Algérie ou de la construction de l'Europe. Elle dit son amour des enfants, de la Nature, de la Vie en un mot. Elle arrête d'écrire en 1988 parce que son voisin abat son saule et que ce saule était son ami.

Dans une lettre accompagnant ses écrits, elle a donné elle-même la meilleure définition qui soit de ses écrits : « Une série d'articles, d'éditoriaux pour un magazine personnel ».

Simone Aymard.

ASSOCIATION POUR L'AUTOBIOGRAPHIE ET LE PATRIMOINE AUTOBIOGRAPHIQUE

La Grenette d'Ambérieu

10, rue Amédée Bonnet O1500 Ambérieu-en -Bugey.

tel. 74 38 37 31

### MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Bureau : Chantal Chaveyriat-Dumoulin, Roger Convard, Evelyne Pansu, Elisabeth Cepede, François Michel.

Conseillers : Simone Aymard, Mireille Bossis, Simone Brahamsha, Jacqueline Brisson, Marie-Françoise Chanfaut-Duchet, Sandrine Cotteverte, Jean Galard, Odile Krakovitch, Philippe Lejeune, Philippe Artières.

## « J'ETAIS UNE FOIS »

Enquête de Jacqueline Brisson.

Editeur ? Psychologue ? Ecrivain ? Simone Wallich est un peu tout cela. Dans le rez-de-chaussée du 83 Boulevard St-Michel où elle a installé "J'étais une fois", elle nous explique comment elle recueille au magnétophone les souvenirs de ceux et celles qui veulent se dire, comment elle travaille respectueusement cette matière et en fait un livre de 180 à 200 pages tiré à 30 ou 40 exemplaires, et propriété exclusive de l'autobiographe.

- Depuis quand existe "J'étais une fois" ?

- Cela fait dix ans que j'ai lancé cette société d'édition très particulière et très marginale puisque nous créons nos livres à partir d'interviews enregistrées ; c'est une micro-édition non diffusée, non commercialisée.

- D'où vous est venue l'idée ?

- J'ai fait beaucoup de choses dans ma vie ; j'ai été attachée de presse, j'ai beaucoup vécu à l'étranger, je parle plusieurs langues mais je ne savais pas que j'aimais l'écriture.

- Vous aimez l'écriture sans doute, mais vous aimez aussi les personnes, les êtres vivants ?

- Oui, avant tout j'aime les personnes vivantes. J'aime beaucoup écouter, j'aime aussi beaucoup parler.

Je n'ai plus de parents. Mon père m'avait énormément parlé de sa vie. Dans l'existence un peu bohème qu'il avait menée, dans le personnage haut en couleurs de son propre père, il y avait matière à un bouquin, il n'a pas eu le temps de le faire mais il aurait aimé. Maintenant tout le monde parle de communication, mais il n'y en a pas ! Pourtant on a besoin de sa mémoire, de ses racines.

- Comment, pourquoi les gens sont-ils venus vous trouver ? Sans sous-estimer ce besoin profond, n'est-ce pas aussi dans l'air du temps ?

- Un peu, peut-être... En fait, j'ai présenté mon projet ; puisque je voulais créer une société, il me fallait des prototypes. J'ai pensé recourir à plusieurs personnes très intéressantes dans la famille de mon mari mais, chose curieuse, toutes ont refusé leur participation. Elles avaient envie de parler d'elles, mais il y a eu un blocage, - il faudra revenir là-dessus.

- Peut-être les connaissiez-vous trop bien ?

- Non, je ne crois pas. Il n'y a chez moi aucun désir de pénétrer les jardins secrets, aucun goût pour les règlements de compte. Bref, voyant cela, je me suis adressée successivement à mon mari et à ma sœur qui ont accepté de bon cœur : un homme, une femme, ce que je voulais.

- Aviez-vous préparé une grille de questions ?

- Pas du tout, je travaille au "feeling". J'ai lu Lejeune, et d'autres, je me suis renseignée mais j'étais complètement innocente et j'ai tout appris sur le tas, en m'adaptant à des situations nouvelles.

J'ai commencé par faire un petit dépliant où j'expliquais mon travail. J'en ai envoyé 2500 exemplaires dans différentes directions (Associations d'Anciens, d'H.E.C., de l'E.N.A., etc.), j'ai fait des conférences dans des résidences de personnes âgées, je me suis beaucoup

démenée... mais ça ne marchait pas. Un jour j'ai eu la chance, à l'improviste, de passer à R.T.L. Aussitôt j'ai eu des contacts. Je suis passée à A2, à TF1. Téléphones et rendez-vous en nombre ont suivi ; mais l'effet est très court, il retombe vite.

J'ai chaque fois constaté cet effet "boule de neige" : un journaliste vient me voir, écrit - réactions immédiates... et retombée ! C'est grâce aux journalistes que "J'étais une fois" a été connu.

- *Revenons à vos livres. Que demandent les "clients" ?*

- Ils savent ce qu'ils veulent, je leur donne les moyens de le réaliser. Au départ, je présentais un livre grand format, style "thèse", avec photos pleines page. Petit à petit, j'ai réduit le format, le laser m'a permis une impression plus élégante et chaque fois c'est un vrai livre, un ouvrage unique, très émouvant.

- *Pouvez-vous nous préciser le déroulement de l'entreprise ? Comment se construit le livre ?*

- Le schéma est très simple ; nous travaillons dans l'ordre chronologique, je pars de la naissance, du milieu familial, et nous suivons l'évolution de la personne. Cela se passe toujours chez l'"auteur", au milieu de ses bibelots, de ses photos. Tous mes clients ressortent leurs photos, ils se plongent dans leur enfance avec bonheur, ils racontent avec un grand luxe de détails.

En général quatre heures et demie d'interviews suffisent pour faire un livre tout à fait correct de 180 pages, mais il y a possibilité de refaire des demi-heures supplémentaires.

Bien évidemment l'auteur relit, c'est lui qui signe son bon à tirer. C'est son nom qui apparaît sur son livre, pas le nôtre. C'est son livre.

- *Votre travail à partir de l'enregistrement ?*

- Un travail colossal. Nous tenons compte des mots mais nous jonglons avec eux : c'est un puzzle, il y a une magie de l'écriture, nous ne gardons que les mots, nous sommes obligés de travailler la phrase.

- *Mais vous gardez l'enchaînement, l'ordre de l'entretien ?*

- Tout à fait, je garde impérativement l'esprit du récit. Je me glisse dans la personnalité de l'auteur ; il faut qu'il se retrouve.

Par exemple, une dame russe, exilée depuis 1917, parlait un français très simple, émaillé de mots russes : je me suis attachée à garder les mots russes en les intégrant à l'ensemble. Le texte doit être agréable à lire mais respecter la personnalité de l'auteur. J'envoie toujours les dix premières pages avec demande d'un "bon à continuer". Autre exemple : une femme, devenue chef d'une entreprise de ferronnerie. Au début, j'avais fait un beau texte, presque trop beau. Elle me l'a reproché et m'a dit qu'elle ne se retrouvait pas, qu'une ferronnière parlait comme un charretier. J'ai donc repris mon texte, essayé de retrouver son franc-parler. Mais c'est sa fille qui a protesté en disant à sa mère qu'elle aurait pu se surveiller un peu plus. Une autre personne, un homme, a d'abord trouvé, au vu des dix premières pages, que j'exagérais, que je n'avais rien fait. Il a fallu que je lui fasse entendre les bandes, lire leur transcription et les comparer à ma version pour qu'il comprenne mon travail - et exprime finalement sa satisfaction ! La plupart ne sont pas a priori conscients du décalage entre oral et écrit.

- *Ce gros travail, en combien de temps ?*

- Du début de l'interview à la remise du livre "clef en main" je compte entre 6 et 10 mois de travail. Premier envoi, retour, plusieurs allées et venues, plusieurs reprises jusqu'au bon à tirer. Pour moi, je reprends, je revois : la phrase, c'est comme la laque, je la peaufine jusqu'à ce qu'elle soit parfaite. Et l'auteur, lui, choisit ses illustrations, son titre, quelquefois avec mon aide.

- *Quel est votre public ? Quelles catégories socio-professionnelles ? Et à quelle occasion vient-on vous trouver ?*

- J'ai tous les publics : femme au foyer, prof, chirurgien, institutrice, dentiste, architecte... la Belle Ferronnière !

- *Est-ce que ce sont des personnes qui ont l'habitude de s'exprimer ?*

- Je ne crois pas. Après dix ans d'expérience, voici mon sentiment : ce ne sont ni des gens qui lisent beaucoup, ni des personnes habituées à s'exprimer ; j'ai l'impression qu'ils regardent tous pas mal la TV ; mais tout cela est sans rapport avec la catégorie socio-professionnelle.

- *Pas de ruraux, pas d'ouvriers ?*

- Non... mais souvent des personnes qui ont commencé durement. Le livre est là pour montrer qu'elles ont quand même bien réussi leur vie.

- *Et le prix, n'est-il pas dissuasif ?*

- Je ne crois pas ; mes clients sont informés et connaissent le prix des choses ; je calcule au plus juste. Ça coûte 55.000 francs hors taxes... et je ne m'en sors pas ! Je travaille avec une seule assistante et éventuellement quelques pigistes très expérimentés. Une société qui me copie propose un contrat à 70.000 francs.

- *Et quelle(s) catégorie(s) d'âge ?*

- Etonnant ! Je croyais toucher des personnes de plus de 50 ans, et les premières personnes qui sont venues vers moi étaient des personnes jeunes : une petite infirmière, un monsieur de 42 ans. La plus jeune avait 21 ans, j'ai cru à un canular et je lui ai proposé d'écrire elle-même, mais elle m'a répondu : "Je ne suis pas fichue d'aligner trois mots en ce qui concerne ma vie. Aidez-moi !". Elle voulait raconter ses années de potache pour ne pas les oublier ! Et nous avons fait un merveilleux petit bouquin. Par la suite, j'ai eu surtout des gens de 50-60 ans.

- *Vous ne savez pas comment leur est venu l'idée ? Pur désir narcissique ?*

- Je ne le pense pas... en tout cas pas seulement cela. En me voyant à la TV, en m'entendant à la radio ou en lisant des articles de journaux, ils se sont dit : "pourquoi pas ?".

Quelques personnes aussi arrivent avec un manuscrit et me demandent d'en faire un ouvrage lisible. Comme ce monsieur qui était dans les tissus : je l'ai aidé à remanier son texte, c'est un témoignage intéressant sur la bourgeoisie provinciale de notre époque. Autre expérience : un monsieur, ancien déporté venu me trouver cinq mois avant sa mort ; à la demande des enfants après son décès, je les ai interviewés, eux ainsi que l'épouse, et cela a fait quelque chose de très original.

- *Et dans un cas de ce genre, la famille ne souhaite-t-elle pas une certaine diffusion ?*

- Non. Ce sont des ouvrages privés. J'en garde deux exemplaires, mais les ouvrages sont la propriété de l'auteur. C'est ce que j'ai dû expliquer à la Bibliothèque Nationale pour justifier mon refus de dépôt légal. Certaines familles gardent jalousement leurs exemplaires.

Pour ma part j'ai maintenant une bibliothèque de 80 titres.

- *Constituée à un rythme régulier ?*

- Pas du tout. 89 a été une année très faste, 90 une catastrophe. A la suite d'un passage à la TV, sept, huit contrats tombent d'un coup... et puis plus rien !

- *Pouvez-vous mener plusieurs livres simultanément ?*

- Aucun problème, compte tenu des allées et venues du texte, il s'établit une sorte de roulement. Mon problème, c'est plutôt au départ : mon entreprise intéresse, après des émissions, des articles, j'ai reçu un énorme courrier aussi bien de l'étranger que de France mais très peu de personnes - trop peu - vont au bout de la démarche. Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Lorsque les gens entendent parler de "J'étais une fois", il y a une espèce d'engouement - on a tous un livre dans la tête ! - Très souvent les personnes m'écrivent, elles sont au courant des prix, elles connaissent ma façon de travailler, je leur réponds - et elles ne donnent pas suite. Si vous saviez le nombre de ces correspondances ! Les gens m'écrivent parce qu'ils *veulent* le faire... et ils ne le font pas. Je n'ai pas l'impression qu'il s'agisse d'argent, il y a une sorte de blocage que je ne m'explique pas. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi cela ne marche pas. C'est sans doute quelque chose de trop personnel ; j'imagine mille explications, aucune vraiment satisfaisante ; j'ai varié ma façon de répondre, des jeunes gens spécialistes de communication ont essayé de répondre à ma place - et le résultat n'a pas été plus brillant.

Bien sûr on travaille, mais qu'est-ce que c'est que deux livres par an ? Et pourtant... le livre, c'est magique, son impact est extraordinaire. On a voulu me copier en faisant des enregistrements sur bande vidéo, à passer au magnétoscope : aucun rapport... Avec un livre, on rêve entre les lignes. Et la dimension n'est pas la même : chacun raconte avec sa sensibilité ; trois enfants d'une même famille racontant leur enfance commune, vous aurez trois livres différents.

- Et l'édition elle-même ? Comment cela se passe-t-il ?

- La reproduction se fait à l'extérieur mais c'est nous qui faisons la maquette du livre, celle de la couverture, à partir des suggestions de l'auteur et c'est sur ces données qu'est réalisée la reproduction au laser. Les trente ou quarante exemplaires nous sont retournés et l'auteur vient les chercher ici.

Il y a des gestes très émouvants. Quand la jeune fille dont je vous ai parlé est venue chercher ses bouquins, elle s'est avancée vers moi, a tendu ses deux bras et m'a dit : "Mettez-les moi là". Et elle est repartie avec son enfant...

## NOTRE GRENIER

La Grenette<sup>1</sup> d'Ambérieu, siège de notre Association, est un superbe bâtiment ancien qui fut le centre de la vie économique, et parfois municipale, d'Ambérieu.

Aujourd'hui, après sa réhabilitation en 1976, et son réaménagement en 1990, elle est le centre de sa vie culturelle : c'est la Médiathèque municipale. Elle abrite l'Office municipal de la culture.

Après des siècles de marchés locaux, les vieilles halles médiévales connurent en 1841 une importante rénovation. Ce fut l'œuvre de l'architecte lyonnais Claude-Anthelme Benoît.

Les belles arcades invitent au recueillement, à l'apaisement. Les combles spacieux pourraient abriter les documents reçus par l'Association.

Que la Ville d'Ambérieu et son bibliothécaire, qui ont accepté que le siège de notre Association y soit fixé, soient remerciés.

Chantal Chaveyriat-Dumoulin.

<sup>1</sup> La place Grenette à Grenoble, la rue Grenette à Lyon, la Grenette de Bourg-en-Bresse, sont au cœur de nos villes. Nous ne nous étions jamais avisés que ce mot ne figure pas dans les dictionnaires ! Il est vrai que Larousse, Robert, Littré... disent la langue d'oïl. Ici, comme en Suisse romande, nous sommes en terre franco-provençale. Une grenette, c'est tout simplement la halle aux grains. "Halle" a des racines germaniques. "Grenette" des racines méditerranéennes...

## Nous avons lu...

Christophe DONNER. L'esprit de vengeance. Grasset, 1992.

Journal de la recherche du souvenir de son grand-père, ami du philosophe Paul Ricoeur, et mort en déportation. Ton vif, parfois déroutant, humoristique, sensible. des notations sur l'écriture autobiographique.

Par exemple :

"...quand ils sortent ce mot: la complaisance, c'est qu'ils sont vraiment dégoûtés de voir un type s'intéresser à lui-mêmes presque plus qu'eux-mêmes ne s'intéressent à eux-même. Ils sont de cette façon-là jaloux de n'avoir pas le temps matériel d'écrire eux aussi combien ils s'intéressent à eux-mêmes, ils n'ont pas le temps parce qu'ils s'interdisent d'avoir le temps. Le temps est pour eux un péché de complaisance."

Chantal Chaveyriat-Dumoulin

Anny DUPEREY. Le voile noir. Seuil 1992

La quarantaine venue, Anny Duperey, comédienne, ayant déjà écrit et publié deux romans, se sent : "l'envie d'écrire sans avoir recours à la fiction, sur mon enfance coupée en deux".

C'est à un voyage au bout de sa mémoire qu'elle nous entraîne avec son nouvel ouvrage.

Un dimanche matin de novembre, lorsqu'elle avait huit ans, elle a découvert ses parents, allongés, morts, asphyxiés par des émanations d'oxyde de carbone dans la salle de bain familiale.

"Le choc de leur disparition a jeté sur les années qui ont précédé, un voile opaque comme si elles n'avaient jamais existé". Seuls témoins de cette première enfance lui, restent de belles photos prises par son père. Tels des cailloux blancs marquant le chemin du retour vers le jour du drame, elles guident Anny Duperey dans une quête de ses origines.

Le récit prend, tantôt la forme d'une enquête auprès de ses proches, sur ces personnages restés inconnus que furent ses parents, tantôt celle d'une rêverie, parfois aussi celle d'un décryptage psychologique. Devant ces instants de vie à jamais figés, naît une réflexion sur la vie et sur la mort.

Mais le deuil se révèle impossible. Le récit, éclaté en flash back, métaphorise sa mémoire à éclipse et la dérive des associations libres. Puis l'effort de rationalisation fait participer le lecteur au travail d'élaboration du livre. De ce dédoublement de soi nécessaire à l'auto-analyse émerge peu à peu l'intolérable, qui peut alors se dire. Une conscience lucide encore blessée s'épanouit à la place du faux moi défensif.

Elisabeth Cepede.

Michel BRAUD. La tentation du suicide dans les écrits autobiographiques de 1930 à 1970. P.U.F., 1992.

Dans son étude, Michel Braud propose "une géographie de la pensée suicidaire dans le cadre autobiographique." Il essaie d'en dégager une structure en parcourant "les différentes dimensions de cet imaginaire collectif".

Sa recherche se fonde sur la lecture de 87 "intimistes", les uns très célèbres comme Drieu La Rochelle, Camus, d'autres plus modestes, tels : Angelina Bardin, l'auteur de "Angelina, fille des champs", Danielle Collobert, une communiste bretonne engagée dans un réseau de soutien au F.L.N et bien d'autres, moins connus encore.

Si pour tous les êtres, les mutations de notre société entraînent une perte de repères, qui suscite un sentiment d'insécurité, pour "l'intimiste", diariste ou autobiographe, personnalité sensible, vulnérable, elles peuvent créer un état de crise grave, un mal de vivre si dramatique que la mort peut leur apparaître comme la seule réalité fiable.

L'intimiste éprouve jusqu'à l'angoisse, l'impossibilité d'être ce qu'il souhaite. En état d'échec, il se sent coupable de vivre, même si dans le même temps il proclame son amour de la vie. La culpabilité crée le désir d'en finir avec le mal être en mettant fin à ses propres jours. Le suicide peut donner l'illusion de la liberté : "une réalisation de soi sans futur, mais totale".

Les écrits des intimistes montrent que l'acte d'écrire est vital pour eux: "La valeur de l'œuvre à écrire se confond avec celle de l'existence". L'écriture permet une mort et une renaissance. Une vie totale où l'individu a le sentiment d'être devenu lui-même.

D'un style fluide, alerte, éclairé de formules frappantes, l'ouvrage de Michel Braud se lit comme un roman. A travers la vie de ces 87 écrivains, c'est de nous qu'il parle, de notre difficulté de vivre et d'affronter la mort. Au-delà de ces destins individuels se lisent l'universel sentiment de solitude et d'isolement et l'aspiration à la plénitude de l'être.

Loin d'écrire un livre morbide, l'auteur tient un discours tonique. S'il montre que des personnalités fragiles passent à l'acte et effectuent l'irréparable sur eux-mêmes ; pour la plupart, heureusement, l'acte d'écrire est salvateur, quel que soit leur talent littéraire.

En mettant sur le même plan pour sa thèse, de grands écrivains et des novices, Michel Braud rend à ces derniers une dignité qui leur est due. Il fait sentir aussi la chance de pouvoir s'exprimer par l'écriture et la parole. Discrètement, il rappelle au lecteur l'existence de milliers de petites vies qui restent à jamais inconnues, faute d'avoir disposé d'un instrument pour se dire.

Elisabeth Cepede

## LA PAGE DES ASSOCIATIONS.

### Amicale des épistoliers

4 rue Saint-Jean, 59350 St-André

(met en contact des personnes désirant entretenir une correspondance)

### Association interdisciplinaire de recherche sur l'épistolaire (A.I.R.E)

Secrétaire général, José-Luiz Diaz, 38 Avenue Villemain, 75014 Paris

(groupe de recherche universitaire; organise colloques et séminaires)

### Comité des auteurs en lutte contre le racket de l'édition (C.A.L.C.R.E)

B.P. 17, 94404 Vitry Cedex

(lutte surtout contre le piège du compte d'auteur; édite de très utiles guides: Audace, pour guider les auteurs en quête d'un éditeur, et Arlit & Cie, guide des revues littéraires, historiques, artistiques, etc.)

### Lire c'est vivre

4, rue Saint Saëns, 75015 Paris

(Association fondée pour gérer des bibliothèques en milieu carcéral et développer la lecture en prison).

### Vivre et l'écrire, Association pour l'expression écrite des jeunes.

12 rue de Recouvrance, 45000 Orléans.

(publie des livres-montages à partir d'écrits d'adolescents, et des témoignages: offre aux adolescents la possibilité de correspondre avec un adulte; archive les journaux ou autres écrits qui lui sont confiés; il existe aussi "Vivre et l'écrire adulte" et "Vivre et l'écrire retraités", même adresse).

## Manifestations annoncées.

20-21 novembre 1992

Colloque "Autofictions et Cie"

Groupe "Récits de vie", R.I.T.M.,

Université Paris X-Nanterre (bâtiment G, salle 614)

14-15-16 décembre 1992

Colloque "la lettre à la croisée de l'individuel et du social"

I.N.R.P. (29 rue d'Ulm, 75005 Paris).

5-6 juin 1993

Colloque "Récits de vie, mémoire d'un peuple -L'Algérie de 1830 à 1962.

Autobiographie ou ethnobiographie ? "

Organisé à Nice par le Centre d'études "Pied-Noir".

(Jardin Pamplémousse, 15 avenue du Commandant Garbe, 06600 Cap d'Antibes).

crédit photographique: p. 2 dessin de Jean Eiffel (coll. part. Ph. Lejeune).

p. 5 portrait de C. Pozzi 1920-1921 (coll. part. Claude Bourdet).